C E R C L E D'E T U D E S C I N E M A T O G R A P H I Q U E S
Saison 2014-2015 – Parcours singuliers

FAUSTA – LA TETA ASUSTADA

de Claudia Llosa, Pérou, 2009

Avec Magaly Solier (Fausta), Marino Ballon (Lucido), Susi Sanchez (Aida), Efrain Solis (Noe), Barbara Lazon (Perpétua), Karia Heredia (Severina). Durée: 1 h 34. Ours d'Or, Berlin 2009.

Claudia Llosa, cinéaste péruvienne

Après avoir obtenu un diplôme en sciences de la communication et un master « écriture de scénarios TV et cinéma », Claudia Llosa, cinéaste péruvienne, s'installe en Espagne. Son premier long métrage, *Madeinusa* (2005), primé dans de nombreux festivals, attire immédiatement l'attention de la critique. Avec *Fausta – La Teta asustada* elle décroche l'Ours d'Or du Festival de Berlin 2009.

Un héritage en forme d'angoisse

Un village des Andes péruviennes. A la mort de sa mère, la jeune Fausta se retrouve seule, sans autre protection que celle d'un oncle bien occupé par ailleurs à marier sa propre fille. Le père de Fausta, lui, a disparu pendant la guerre civile qui a mis aux prises, dans les années 80, police et armée péruviennes et guérilla maoïste du « Sentier lumineux ». Pour répondre aux dernières volontés de sa mère, Fausta doit trouver rapidement l'argent qui lui permettra d'aller l'enterrer dans son village natal. La jeune Indienne s'engage alors chez Aïda, une riche patronne et artiste bourgeoise un peu revêche.
Cinéma d'auteur au féminin, *Fausta – La Teta asustada* décrit les frayeurs et les angoisses de Fausta. Tout a mal débuté pour elle dans l'existence : sa mère, violée, a subi dans sa chair l'horreur de la guerre civile. Fausta est elle-même victime d'un mal mystérieux: évanouissements, saignements de nez, incapacité à communiquer. La vie l'effraie et les hommes lui font peur. Pour se protéger des menaces extérieures, la jeune fille s'est littéralement bouché le vagin avec une pomme de terre.

La Teta asustada

Sa mère lui a transmis un syndrome connu, la *teta asustada* (litt. le sein effrayé), et Fausta a reçu cette peur indicible en héritage, comme « le lait de la douleur» (titre anglais du film : *The Milk of Sorrow*) que boivent, selon les Indiens, les nouveau-nés au sein de leurs mères, des mères souvent violentées. Des Indiens, nous dit la réalisatrice, qui sont encore des laissés-pour-compte dans un pays où les richesses sont mal réparties. Le film reflète la réalité de ces inégalités-là.
Dans le tableau qu'elle fait de la société de son pays, la cinéaste a su trouver le ton juste. Le film ne fait sans doute qu'effleurer les problèmes sociaux, mais l'essentiel est dit, sous forme allégorique.
La mise en scène donne l'impression d'une simplicité extrême, alors même qu'elle est très travaillée, et la description de la vie familiale de l'oncle - on vit d'expédients, on organise des

fêtes pour les autres – est excellente. Les dialogues, les ressorts de l'action, les décors (des images de toute beauté), tout est parfaitement maîtrisé.
Fausta – La Teta asustada est une œuvre à la fois politique et poétique, une méditation laconique mais pleine d'émotion sur l'histoire d'un pays qui se remet lentement de ses blessures. Dans ce film qui parle de mémoire collective, qui reprend certains éléments fantastiques des croyances populaires, qui sait éviter tout pittoresque, tout sentimentalisme, toute scène de brutalité, Claudia Llosa a réussi à délivrer une parabole un peu décalée sur la dureté de la vie et la complexité des rapports sociaux dans le Pérou d'aujourd'hui.

Antoine Rochat

Propos de la réalisatrice

Comment pouvons-nous communiquer entre nous dans un pays divisé ?
Comment pouvons-nous créer un corps, une nation, quand nous vivons dans un pays où les individus ont des cultures si différentes ?
Comment une nation peut-elle se recomposer elle-même après une rupture violente et une expérience traumatisante ?

Un double rapport avec le passé
Dans le personnage de Fausta on a un double rapport au passé : avec le passé ancien, mythique, de la culture quecha (chants, croyances, langue et traditions), et avec le passé moderne, celui de la guerre des années 70/80 et de la déchirure récente du peuple péruvien. *Fausta – La Teta asustada* parle de ce conflit entre deux mondes qui ne se connaissent pas et qui ne s'acceptent pas. Mais au cours du film on verra renaître une forme de communication et de dialogue entre eux.

La Teta asustada, une métaphore de la rupture
Fausta est refermée sur elle-même, mais Aïda, la pianiste - qui représente le monde moderne -, est elle aussi enfermée dans sa bulle, dans son jardin paradisiaque. L'une a peur de la vie, et l'autre de la mort. Aïda a peur de la mort de sa fertilité créatrice, tandis que Fausta a peur de sa fertilité biologique. Mais ce rapport conflictuel les nourrit toutes des deux : Aïda retrouvera sa capacité de création, et Fausta son amour propre, en quelque sorte. Le film n'admet pas l'enfermement et met surtout en valeur le métissage, l'échange et la communication entre les cultures (…). Ce qui me semblait important, c'était de montrer que ces deux mondes ont besoin l'un de l'autre, qu'il ne faut « victimiser » personne. Fausta accepte l'échange avec Aïda, et cette dernière lui offre le collier en contrepartie de son chant. A aucun moment Aïda ne la trompe. Il n'y a qu'un seul instant où la pianiste perd sa dignité, c'est lorsqu'elle refuse d'admettre l'apport de Fausta à sa création (…).
Qui va accepter Fausta, cette femme qui souffre en elle-même ? Qui va la transformer en nouvelle fleur, qui va lui rendre sa dignité ? C'est le jardinier qui va jouer ce rôle, et il est là comme le guide qu'elle n'a jamais eu. Dans la toute dernière scène – lorsque Fausta prend une fleur (de pomme de terre) dans sa bouche -, le jardinier a cette sagesse qui lui permet de comprendre la douleur, sans paternalisme ni victimisation. Il lui ouvre une nouvelle porte vers la vie, il l'aide à guérir.

Claudia Llosa